

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 5 mars 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Un article de carême, par Hermance.—Poésie : A une jeune fille.—Les Canadiens des Etats-Unis.—Nos gravures.—Notes et impressions.—Les Indiens de l'Amérique du Sud.—Mieux que ça ! ou l'empereur et le sergent.—L'opinion d'une anglaise.—Les guillotines souffrent-ils ?—Le coin des enfants.—Recréations de la famille.—Feuilleton.

GRAVURES—La Fiammetta.—Premier voyage de M. Glissent-travers en Canada : Une partie de glissoire.—La bénédiction de l'eau en Pologne.—Portrait de M. E. R. Dufresne.—Gravure du feuilleton.—Mœurs et coutumes indiennes.

Primes mensuelles du " Monde Illustré "

1 ^{re} Prime	250
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

TRENTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le trente-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de février), aura lieu SAMEDI, le 5 mars, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



MALLALLI ! hallalli ! le cerf est aux abois ; allons, la meute, en avant ! le cerf pleure ; les chiens, un dernier coup de dent, point de quartier, la curée vous attend ; mords, arrache, tue !!!

Les chiens obéissent alors, comme quand au départ on leur criait : Taïaut ! Taïaut !!

Hallalli ! hallalli !! deux cents victimes sont tombées dans la chasse au mandat de député, mais comme cette chasse d'homme à homme s'est faite avec toute la férocité que les bêtes mettent dans leurs combats, il a fallu que la fin fut bien digne de cette rage et que l'on s'insultât même après la bataille.

J'ai ouvert vingt, trente journaux, bleus, rouges et cailles, depuis les élections, et dans presque tous j'ai lu des articles tellement empoisonnés, que le cœur me manquait à chaque instant.

Dans ces journaux, les candidats battus, rouges ou bleus, n'ont pas été épargnés ; les épithètes de...—pardon, je ne les citerai pas—ont plu comme grêle sur eux.

Tout cela n'a pas fait grand effet, je le sais, mais il est déplorable de voir combien la politique à le don de faire oublier à certains journalistes tout respect d'eux-mêmes et de leurs adversaires.

Insulter un vaincu est toujours chose peu courageuse, mais injurier un homme que l'on sait être honnête, capable, supérieur parfois, c'est dépasser les limites de la polémique, et ce n'est pas ainsi que se conduisent les écrivains forts et sérieux.

. Il est cependant possible de défendre ses opinions d'une manière efficace, tout en restant dans les bornes de la décence, et la France vient de nous prouver une fois de plus qu'on peut être excellent

écrivain, bon polémiste et s'attirer l'estime de tous les partis.

Si je cite cet exemple, c'est qu'il a une importance toute particulière et qu'il peut être un enseignement.

L'Académie Française vient d'admettre dans ses rangs un journaliste de grand mérite, M. Edouard Hervé, rédacteur en chef du *Soleil*, et aucune voix discordante ne s'est fait entendre au milieu des félicitations qui lui ont été adressées par les journaux de toutes couleurs.

M. Hervé, comme son collègue M. Leconte de Lisle, le brillant poète, est un enfant de l'île Bourbon, minuscule colonie française perdue au milieu du grand océan.

M. Maxime du Camp, dans son discours, a fait l'éloge du nouvel académicien en termes qui confirment ce que j'avais plus haut.

. Parmi les appréciations faites par différents écrivains le lendemain de cet événement littéraire je citerai quelques lignes que les lecteurs du *Monde Illustré* liront avec fruit, j'en suis convaincu.

Avec M. Edouard Hervé, nous trouvons à l'Institut le journaliste-académicien du journal à un sou, l'homme qui parle aux foules dans un style à la fois simple et élevé, qui s'adresse à un public plus naïf, moins instruit, moins préparé. Et la force de ce journaliste est devenue telle, que l'Académie n'a pas hésité à offrir un fauteuil à son représentant le plus distingué.

Il a su vulgariser sans être vulgaire... ce n'est pas une petite besogne, ni médiocre.

Tout cela est parfaitement exact ; de nos jours surtout, l'écrivain doit tendre à vulgariser les progrès et les connaissances, mais la grande difficulté est de ne jamais tomber dans la vulgarité.

En ce qui concerne plus spécialement le polémiste, M. Maxime du Camp, l'a apprécié ainsi :

Quelque violent que soit le combat que vous livrez, vous ne faites que de l'escrime, jamais de pugilat.

Cet éloge devra faire réfléchir plus d'un de mes lecteurs, s'il jette les yeux sur le journal politique qu'il reçoit.

Le pugilat a grande vogue chez nous, et l'escrime est peu appréciée.

Cet autre aperçu a également bien sa valeur :

M. Hervé, dit le Gaulois, a pratiqué, dans la perfection la règle de l'art d'écrire, tracée par La Bruyère : vous voulez dire qu'il fait froid, dites : il fait froid.

La nouvelle école dédaigne fort cette règle, comme le regard de la fable dédaigne les raisins qu'il ne peut attraper. Nos jeunes écrivains font des miroirs de Venise, où sont gravés des arabesques, des fleurs et des personnages, où sont peints d'autres personnages, d'autres fleurs, et d'autres arabesques, le tout encadré plus richement encore : le regard s'arrête à toute cette décoration roccoco, qui rend le miroir si trouble qu'on y distingue à peine la pensée, si tant est qu'il y en ait une.

La Bruyère semble avoir posé une règle bien facile à suivre, n'est-ce pas ? et cependant je vous assure que son application est bien négligée.

. Un mot du jubilé.

Un inventeur vient d'imaginer une boîte à musique qui, logée dans la tournure d'une toilette de bal, ne se n et en mouvement que quand la dame qui la porte s'assied.

Un ressort fait alors tourner la machine qui joue le *God save the Queen*.

Ce serait très amusant d'entendre cet air d'entièrement trois ou quatre mille fois par jour.

Les Canadiens ont à s'occuper d'un autre cinquantenaire, bien plus important pour eux que celui qu'on s'appête à fêter en Angleterre.

Il s'agit de l'année 1837, l'année la plus mémorable de notre histoire, nouvelle, année d'événements dont les conséquences ont été du sang et la liberté.

Résumons les grands jours de cette époque :

- 7 mai 1837.—Assemblée de Saint-Ours.
- 6 juin 1837.—Formation du Club des Fils de la Liberté.
- 6 novembre 1837.—Assemblée de Saint-Charles.
- 14 " " —Bataille de Saint-Eustache.
- 15 " " —Bataille de Saint-Benoit.
- 22 " " —Bataille de Saint-Denis.
- 25 " " —Bataille de Saint-Charles.

. Bien des Canadiens sont tombés sous les balles ennemies, victimes de leur dévouement et de leur patriotisme.

Ne fera-t-on rien pour rappeler à la génération actuelle, si molle et si énervée, le souvenir de ces vaillants qui ont conquis les libertés dont nous jouissons.

Que d'autres célèbrent la fête du trône, nous, notre devoir est tout tracé, nous devons penser aux morts.

D'après les dates que j'ai citées plus haut, ce ne sont pas les pèlerinages patriotiques qui devront manquer.

Et en parlant ainsi ne croyez pas qu'il y ait danger de réveiller de vieilles haines parmi nos compatriotes anglais intelligents. Lord Gasford a dit en plein parlement anglais à propos de, cette insurrection :

Il y a une certaine classe d'Anglais à qui tous les hommes libéraux et indépendants ne peuvent qu'être hostile, et dont les actes et la conduite ont été caractérisés par un esprit de domination insupportable ; ils ont toujours aspiré à posséder le pouvoir et le patronage, à l'exclusion des habitants d'origine française. C'est à eux surtout qu'il faut attribuer les troubles et les animosités.

Lord Dufferin :

Avec un gouvernement aussi corrompu que vous aviez alors, (en 1837) il est étonnant que les choses n'aient pas été poussées plus loin.

Comme l'a si bien dit M. David, dans l'avant-propos de son livre : *Les Patriotes de 1837-38* :

Qu'on ait les idées qu'on voudra sur les révolutions, qu'on soit fils de bureaucrate ou de patriote, il est un fait qu'on ne devrait pas nier, au moins, c'est que l'insurrection de 1837 a été la conséquence d'une lutte glorieuse d'un demi-siècle, l'explosion de sentiments nobles et patriotiques.

Il est donc hors de doute que nous devons fêter ce cinquantenaire, ou tout au moins le célébrer de manière à faire voir que nous nous souvenons.

. Oh ! oh ! en voici bien d'une autre maintenant.

Le télégraphe nous a apporté de Washington l'étrange nouvelle suivante :

M. Ingalls a déposé au sénat une requête signée par soixante-dix-neuf citoyens de Lexington, Ohio, demandant au Congrès de donner instruction au Président d'ouvrir des négociations avec le gouvernement anglais, pour la cession du Canada et autres possessions anglaises aux Etats-Unis.

La requête a été déferée au comité des affaires étrangères. Je crois bien que le comité des affaires étrangères va jeter un peu vite la requête au panier.

Ainsi, voilà soixante-dix-neuf bons hommes qui, après boire sans doute, se sont dit :

—Tiens, si on prenait le Canada ?
—Bonne idée ! font les autres.
—Pardon, observe un des assistants, je proposerais en amendement que l'on ajoute les mots : "Et autres possessions anglaises."
—Parfait ! pendant que nous y sommes, faisons les choses convenablement.

Les citoyens de Lexington ont un rude aplomb

Léon Ledieu

UN ARTICLE DE CARÊME.

Il y a par le monde de petites gens dont le mérite n'est égalé par aucun d'autrui. Ils jugent, pèsent, supputent, condamnent, abaissent ou exaltent chez les autres suivant que leur valeur intrinsèque doit en ressortir et faire éclat, parader et éclipser. Ils s'illusionnent facilement, les yeux braqués sur une étoile quelconque, rêvent faste, grandeur, oubliant, qu'ici-bas, Dieu donne à chacun sa part de soleil et qu'une réputation, une position gagnée par le travail des bras et de la tête est plus solide, vaut mieux qu'un rang obtenu par une langue trop agile et une fanfaronnade ridicule.

D'autres, une seconde classe de la même espèce, n'ayant jamais pu diriger leurs affaires propres, le bout de leur nez à peine, s'imaginent pouvoir tenir et gouverner la voile du voisin. Ecoutez-les extravaguer. Ils connaissent le chemin direct que doit suivre chaque être né avec cette soif de liberté et d'émancipation que la jeunesse sait si bien. "Vous allez à droite ? Bon, c'est la gauche que vous deviez prendre... Et vous avez raison ? Mais vous ne connaissez rien !... etc."